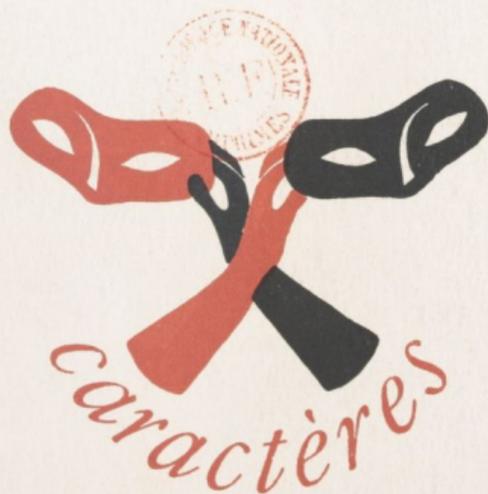


[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://www.numilog.com)

ROBERT MAISTRIAUX

g

L'INTELLIGENCE ET LE CARACTÈRE



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

CARACTÈRES

*A la noble et chère mémoire
de René Le Senne*

L'INTELLIGENCE

ET

L'INTELLIGENCE ET LE CARACTÈRE

9416

M 6° R
3571
(15)

JL - 21 10 1969 - 12 0 91

DU MÊME AUTEUR

L'étude des caractères, 2^e éd., Casterman, Paris, 1950.

Questionnaire caractérologique suivi de tests, 2^e éd., Casterman, Paris, 1952.

L'intelligence noire et son destin, éd. « Problèmes d'Afrique centrale », 34, rue de Stassart, Bruxelles, 1957.

CARACTÈRES

CARACTÉROLOGIE ET ANALYSE DE LA PERSONNALITÉ
COLLECTION FONDÉE PAR RENÉ LE SENNE
ET DIRIGÉE PAR ÉDOUARD MOROT-SIR

15

L'INTELLIGENCE ET LE CARACTÈRE

par

Robert MAISTRIAUX

*Professeur à la Faculté de Philosophie et Lettres de Saint-Louis, à Bruxelles
et à l'Institut Universitaire des Territoires d'Outre-Mer*



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

—
1959

AVANT-PROPOS

C'est avec une grande joie que nous présentons aujourd'hui aux lecteurs de la collection Caractères le nouveau livre de Robert Maistriaux. Ce remarquable travail lui avait été demandé dès 1948 par René Le Senne, quand l'auteur formulait pour la première fois l'hypothèse dont le présent livre apporte à la fois, après dix années de nouvelles recherches, la vérification expérimentale et la situation conceptuelle. — Livre de l'amitié et de la fidélité ! Je me souviens des nombreuses conversations au cours desquelles, consultant le maître de l'École française de Caractérologie, Robert Maistriaux parlait du progrès de ses travaux, faisait part de ses scrupules scientifiques, dévoilait l'arrière-plan métaphysique de son hypothèse. Et cinq années après la disparition de celui qui a donné à la science des caractères sa réelle signification, et au moment même où de divers côtés surgissent des témoignages impressionnants de la vitalité des recherches caractérologiques, cet ouvrage paraît, en qui nous sommes heureux de reconnaître certaines des vertus qui, pour l'auteur de La Destinée personnelle, étaient nécessaires au développement de la caractérologie : l'bonnêteté intellectuelle, la générosité métaphysique, la passion des individualités humaines.

* * *

Le lecteur découvrira, en effet, dans ce livre une stricte harmonie entre les exigences rigoureuses de la méthode scientifique et l'intuition en profondeur sans laquelle la caractérologie resterait à jamais en dehors de son propre sujet. Robert Maistriaux a, depuis quinze ans, repris l'enquête commencée par Heymans : son questionnaire, sans cesse remanié et perfectionné en fonction des expériences, a reçu plus de 2 000 réponses. Parallèlement, l'auteur poursuivait ses travaux sur l'intelligence, qui ont été récemment exposés dans un livre d'un grand intérêt : L'intelligence noire et son destin. Les caractérologues auront ainsi à leur disposition une masse

impressionnante de faits qui ont été traités statistiquement et à qui a été appliquée l'analyse multifactorielle. Robert Maistriaux donne un exemple d'expérimentation caractérielle conduite avec rigueur, patience et précision. Mais en même temps, il n'oublie jamais les limites de l'analyse mathématique en matière de compréhension humaine. De là chez lui, ce va-et-vient incessant entre l'analyse quantitative des facteurs caractériels et l'intuition en profondeur des réalités singulières. N'est-ce pas là un mouvement d'oscillation qui donne aux démarches du psychologue leur authenticité ?

L'importance d'une œuvre dans le domaine des sciences de l'homme se reconnaît non seulement à la valeur de ses méthodes, mais encore à la manière dont elle aborde et renouvelle un problème et des thèmes traditionnels — (il n'y a pas, en effet, de conscience actuelle de l'homme sans référence, voulue ou non, à une conscience traditionnelle multiforme). Le problème soulevé dans le présent ouvrage est classique : il s'agit de la relation entre le caractère et l'intelligence. Pour le caractérologue, la question se formule ainsi : étant donné l'intelligence comme aptitude sui generis et les facteurs caractériels communément admis, quel est le jeu d'interactions qui s'établit entre les unes et les autres, de telle sorte que l'intelligence d'un individu donné a toujours une vocation caractérielle et que, inversement, un caractère quelconque est plus ou moins transformé dans son histoire et ses conduites par les variations de la capacité intellectuelle ? On admet encore que l'intelligence et le caractère sont héréditaires, tandis que les avatars de l'histoire leur donnent des expressions variées, sans que pour cela le donné initial soit en lui-même modifiable.

Le grand mérite de Robert Maistriaux est d'avoir tenu à poser d'abord ce que l'on pourrait appeler « la question préalable », dont la réponse même doit éclairer le sens de la relation « caractère-intelligence » : l'intelligence a-t-elle des racines caractérielles ? — La réponse est positive ; elle a été autorisée par l'analyse multifactorielle aussi bien que par l'observation directe des cas individuels. L'intelligence, dit Robert Maistriaux, possède deux formes (I_g) et (I_p), dénommées intelligence généralisante et intelligence particularisante. Telle est l'hypothèse, connue depuis 1948 par les spécialistes et qui assurément va soulever de nombreuses discussions. En tout état de cause, sa fécondité est indiscutable.

Les riches développements qui prolongent la justification de l'idée initiale, apportent une preuve immédiate de cette fécondité intellectuelle. Elles sont commandées et provoquées par un problème original : dans quelle mesure les formes caractérielles de l'intelligence spécifient-elles les autres variables du caractère ? — Il est inutile d'insister. Mentionnons simplement que pour la première fois un caractérologue peut entreprendre une étude systématique, et non plus empirique, des spécifications de deux parmi les plus importants des facteurs caractériels — l'activité et la secondarité. C'est là un pas décisif sur le chemin qui conduit de la caractérologie générale à cette science que René Le Senne proposait d'appeler l'Idiologie.

Enfin, il convient encore de noter, comme autre aspect significatif de l'ouvrage, l'inspiration philosophique qui l'anime. L'hypothèse caractérologique de Robert Maistriaux se rattache à une doctrine de l'homme où l'esprit est compris dans son infinité concrète — non pas séparé et vivant dans le magnifique isolement d'une pure intellectualité — mais étroitement associé à tout ce qui donne à l'homme son unité ontologique. — Il est vrai que les défenseurs ou promoteurs de l'École caractérologique sont venus et continueront à venir de tous les horizons de la culture humaine ; il est vrai aussi que les divergences métaphysiques n'atténuent en rien l'unité de ce groupe de chercheurs. Dans le même esprit, il serait vain d'approuver ou de rejeter l'hypothèse caractérologique de Robert Maistriaux au nom de telle ou telle prise de position philosophique. Il y a les faits ; il y a l'application des méthodes et le contrôle expérimental. Il y a aussi, pour chacun de nous, ce besoin de rassembler tout ce que l'on fait et tout ce que l'on pense dans le foyer actif d'une personnalité. Et à la source du spiritualisme de Robert Maistriaux nous pouvons découvrir un sentiment qui pousse en avant les caractérologues et qu'illustre l'amitié qui les rapproche : quels que soient les éléments disparates qui le constituent, l'homme est un être un et individuel, dans sa nature et par ses exigences. C'est en ce sens qu'une pensée philosophique conduit à une hypothèse scientifique, en lui assurant sa profondeur, sa richesse, son indépendance.

Édouard MOROT-SIR.

[The text in this section is extremely faint and illegible. It appears to be a multi-paragraph document, possibly a book or a report, but the content cannot be discerned.]

INTRODUCTION

AU SERVICE DE L'HOMME

On rapporte qu'un journal américain aurait posé à ses lecteurs la question : « Que faut-il avant tout pour apprendre le latin à John ? »

Et les réponses d'affluer, aussi nombreuses que variées : avoir un grand sens pédagogique, connaître parfaitement les auteurs, savoir la grammaire latine, l'histoire romaine, etc.

Mais le journal objecta fort simplement : « Pour apprendre le latin à John, il faut avant tout connaître John ! »

Cette anecdote illustre une double vérité : que les hommes sont divers et que le rendement de leur activité sera d'autant meilleur que celle-ci correspondra mieux à la nature de leurs dons.

Chacun n'est pas capable de faire également bien n'importe quoi. C'est sur cette constatation fondamentale que s'est organisée la spécialisation du travail, et que sont nées les techniques d'orientation et de sélection professionnelles.

Mais celles-ci ont bien vite révélé que les capacités humaines doivent s'entendre très largement, qu'elles embrassent même l'homme tout entier.

En effet, le rendement d'un individu ne dépend pas seulement de ses aptitudes particulières, telles que son acuité sensorielle, son habileté manuelle ou sa valeur intellectuelle, mais encore de son attitude générale devant la vie, de son caractère et de sa personnalité.

Tel serait un excellent ouvrier s'il n'était paresseux ou instable,

tandis que son camarade, moins bien doué mais infiniment plus appliqué, donne entière satisfaction.

Ces constatations incontestables font voir que sur le plan du rendement du travail lui-même, il convient de faire intervenir la psychologie. Mais le problème déborde évidemment ce point de vue étroit : il se présente dans le cours entier de l'existence. Pour parvenir plus sûrement aux fins qu'il poursuit, chaque homme sent bien qu'il doit avant tout se connaître lui-même. L'expérience lui apprend que placé dans le monde, il en subit les lois. Il ne lui suffit pas de vouloir pour pouvoir.

Son individualité corporelle est tout à la fois l'outil et l'entrave de ses actions. L'ouvrier est toujours solidaire de la valeur et des possibilités de ses instruments de travail.

Volonté sans doute, mais volonté incarnée, l'homme devra, en tous domaines, subir les modes d'action que lui imposeront son corps et l'univers où il se trouve engagé.

C'est là que réside la source profonde de la psychologie humaine. Nous pourrions définir celle-ci comme étant la connaissance des conditions objectives que subit notre volonté du fait de son engagement dans l'univers.

La psychologie pose donc à chacun des problèmes aussi cruciaux qu'inéluctables.

Que va-t-elle nous apprendre ?

Une observation sommaire révèle que les hommes présentent tout à la fois des traits génériques communs — ainsi, tous perçoivent, retiennent, imaginent, pensent, veulent — mais aussi des particularités qui leur font un visage mental personnel.

A l'ancienne psychologie *a priori* des philosophes se substitua, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, une psychologie à base expérimentale, qui se développa dans le climat positiviste de l'époque. Inspirée de vues mécanistes, férue de mesures mathématiques, elle se montra résolument fidèle au vieil adage aristotélicien : « Il n'y a de science que du général. »

Partant, elle constitua une psychologie des fonctions génériques de l'homme, en se gardant soigneusement de descendre au niveau des réalités individuelles. Les réactions psychologiques d'un sujet déterminé, en tant que tel, la laissaient indifférente.

Elle tenait la psychologie de l'homme concret — la psychologie au sens commun — pour indigne de la science. Elle n'y voyait qu'un art : celui du commis-voyageur, adroit à placer sa marchandise, ou bien encore celui de l'orateur cherchant à persuader son auditoire.

Cette psychologie scientifique était d'un assez faible secours pour permettre à l'homme de résoudre ses problèmes personnels. Sans doute n'est-il pas sans intérêt que je sache quelles sont les lois générales de l'association mentale, celles de la genèse des émotions, ou bien encore la façon dont fonctionne la mémoire. Mais il est pour moi questions plus angoissantes, et notamment celles de savoir comment *je* réagis à une situation donnée, et quels sont *mes* capacités, *mes* dons et les défauts de *mon* caractère. Ce ne sont point là préoccupations d'un égoïsme étroit, mais vision claire de la vie. Car si chacun se porte un intérêt extrême, n'est-ce point aussi parce qu'il se sait engagé dans une aventure dont il n'ignore pas qu'elle est à la fois unique et décisive ? Il s'agit donc de ne s'embarquer qu'à bon scient. Il y a de quoi se montrer angoissé, puisqu'on ne vit qu'une fois.

Pour résoudre notre problème individuel, la science psychologique ne pouvait, jusqu'à ces 25 dernières années, que nous renvoyer à la littérature. C'est ce qui, de tous temps, fit sans doute le succès des comédies et des romans de caractères, chacun cherchant à s'y reconnaître. Térence, Molière, La Bruyère, Balzac, Bourget et combien d'autres, ont répondu à ce besoin.

Mais les typologies décrites par ces auteurs littéraires avaient pour pivot le défaut ou la qualité dominants d'un homme. C'était peu rigoureux, et il fallait trouver des solutions plus satisfaisantes. Aussi une science nouvelle s'est-elle constituée depuis peu, sous le

nom de « caractérologie », en s'assignant pour but d'étudier scientifiquement les caractères.

Seulement, à peine née, la discipline nouvelle souleva bien des scepticismes et de nombreuses critiques. Leur principe se trouve dans les difficultés que présentent les problèmes de méthode. Comment parvenir à connaître véritablement une personnalité individuelle ? Existe-t-il — ou peut-on imaginer ? — des procédés d'investigation valables, indiscutables ? Bien des psychologues, habitués aux procédés de laboratoire où la mesure quantitative joue un rôle de premier plan, crurent devoir répondre négativement, ou tout au moins adoptèrent-ils une attitude d'abstention défiante.

Les premiers travaux publiés semblaient d'ailleurs leur donner raison : beaucoup croyaient, en effet, devoir aborder l'étude des caractères à la lumière de vues *a priori* sur la nature humaine. D'autres, hantés par les souvenirs littéraires, se contentaient d'observer des individus, mais sans mettre en œuvre des procédés systématiques d'investigation. Ils estimaient cependant pouvoir communiquer le résultat de leurs recherches, sans avoir tenté de les valider rigoureusement.

Mais ces premiers chercheurs furent des pionniers, et nous ne voudrions pas que l'on se méprenne sur l'opinion que nous avons d'eux. Nous pensons qu'ils ont rendu d'incontestables services en frayant des voies nouvelles, et que les observations qu'ils ont faites ne sauraient être négligées. Il faut se garder ici d'une tentation à laquelle trop de bons esprits sont exposés : ne croyons pas que les méthodes correctes conduisent automatiquement à faire des découvertes. M. Maurice Pradines, en tête de son *Traité de psychologie générale*, a présenté quelques observations fort pertinentes sur cette question, et nous pensons qu'il peut être vraiment utile de les rappeler :

Si la méthode pouvait conduire à la découverte, il est certain qu'il n'y aurait rien à quoi l'on dût consacrer plus de soin. C'est ce que l'on pensait au xvii^e siècle, comme on a pensé au xviii^e qu'on pouvait créer le beau par principes. En fait,

cette dernière croyance n'a guère eu d'autre effet que de faire condamner tout art autre que l'art académique, et de même le préjugé du xvii^e siècle en faveur des méthodes a surtout travaillé contre la découverte de Newton, lequel allait vers le vrai par intuition plus que par méthode et n'a même pas suivi celle qu'il a donnée dans plusieurs de ses ouvrages.

Il est patent, en revanche, que Bacon et Descartes, qui ont écrit des méthodes de la physique, y ont fait peu de découvertes, et que, plus généralement, les sciences où les discussions de méthode sont au premier plan sont celles où il y a le moins de vérités acquises (1).

Nous nous rallions volontiers à ces conclusions. Non point à coup sûr, pour rejeter les problèmes de méthode — nous allons nous y attacher dans un instant — mais pour éviter qu'ils forment écran et masquent la vérité.

Les travaux des premiers caractérologues sont sans doute moins à rejeter qu'à contrôler. Leurs vues, pour intuitives qu'elles puissent paraître, n'en sont peut-être pas moins géniales et infiniment proches du réel. Pourquoi éviter systématiquement de les prendre pour hypothèses de travail ?

A tout prendre, ce serait fort peu scientifique.

Des soucis méthodologiques insuffisamment nuancés conduisent même aisément à un morcellement du réel, qui le déforme singulièrement. Carrell l'a montré fort éloquemment dans *L'homme cet inconnu*, et la caractérologie nous en livre de frappants exemples, tant dans sa problématique que dans la multiplicité des points de vue auxquels elle s'est placée. Des facilités méthodologiques particulièrement séduisantes ont conduit, en effet, à l'oubli des aspects de l'homme moins réductibles à ces méthodes privilégiées, tandis que le souci de ne pas s'écarter du positif détermina certains à négliger systématiquement la portée philosophique des problèmes résolus. Or, ceux-ci sont fort souvent le complément indispensable à l'intelligibilité des faits observés, et bien peu d'auteurs s'en abstiennent,

(1) Maurice PRADINES, *Traité de psychologie générale*, t. I, p. xvii, « Logos », P.U.F., 1943.

encore qu'ils fassent parfois de la philosophie comme M. Jourdain de la prose, c'est-à-dire sans le savoir. Des psychologues, peu suspects de sympathie excessive pour la métaphysique, tels A. Lalande, Ch. Blondel, et avant eux, Alf. Binet, ont reconnu éloquemment la légitimité de ce dépassement (1).

Voici ce qu'écrivit Ch. Blondel :

Malgré une incurable cécité ontologique, le mot « métaphysique » n'a pour moi aucun sens péjoratif, et je ne suis pas des psychologues qu'il suffit à transporter d'une aveugle fureur. La psychologie n'est pas faite ; et peut-être, car nous ne saurions d'avance garantir le contraire, pour s'achever et même pour se faire, lui faudra-t-il rompre les barrières à l'abri desquelles les autres sciences se sont constituées.

Beaucoup voient déjà dans la nature de son objet la preuve qu'il ne saurait en être autrement, et une opinion qui a pour elle l'autorité d'un Bergson ne se réfute pas par le mépris (2).

A. Lalande est encore plus formel :

Nous avons évité, dans ce qui précédait, de parler de « psychologie métaphysique », ce mot est trop équivoque. Beaucoup de psychologues s'en servent simplement pour désigner les problèmes, ou quelques fois même les solutions, qui ne sont pas de leur goût. C'est évidemment manquer d'objectivité.

On sait que Bergson, dans un article célèbre (3) a défini la métaphysique par la représentation sympathique des autres consciences : quelque opinion qu'on ait sur la certitude de l'intuition par laquelle il croit possible de les atteindre, il reste que ce sens du mot métaphysique rentrerait dans ce que nous avons appelé psychologie de conscience ou de sympathie, et qu'il ne saurait être interdit au psychologue, par une décision de principe, de s'élever grâce aux faits qu'il étudie, à une vue générale des rapports de l'homme et de la nature. Cette interdiction serait particulièrement absurde au moment où les spéculations de ce genre, longtemps négligées par les physiiciens et les biologistes, reprennent de nouveau faveur auprès d'eux, souvent même dans des conditions beaucoup plus défavorables que celles où se trouve le psychologue.

On ne peut donc que souscrire à cette remarque méthodologique d'Alfred Binet : « Comme personne ne pourrait dire où la métaphysique commence et où la

(1) A. BINET, La psychologie moderne, *Année biologique*, I, 1895, p. 695.

(2) Ch. BLONDEL, L'activité automatique et l'activité synthétique dans : DUMAS, *Nouveau traité de psychologie*, t. IV, p. 370.

(3) Introduction à la métaphysique, *Rev. de mét.*, janvier 1903.

science positive finit, et que cette question reste nécessairement dans le vague, proscrire la « métaphysique », c'est faire une loi des suspects, entreprise aussi dangereuse dans les sciences qu'en politique, c'est risquer d'arrêter une recherche qui peut être intéressante et féconde, c'est mettre des armes dans les mains de tous les détracteurs d'idées nouvelles (1). »

* * *

C'est le souci du réel intégral, ou si l'on préfère de l'humain authentique, qui nous a inspiré le sujet de cette étude consacrée aux problèmes de l'intelligence et du caractère.

Nous nous proposons, tout d'abord, de répondre aux préoccupations légitimes de nombreux esprits qui souhaitent voir la caractérologie développer la rigueur de ses méthodes, par l'emploi de plus en plus large des procédés expérimentaux.

A cette fin, nous avons entrepris, dès 1948, de réunir des documents. La plupart des travaux publiés en France, à la suite du *Traité de caractérologie* de René Le Senne, se sont appuyés, comme ce dernier, sur l'enquête réalisée par Heymans et Wiersma au début de ce siècle.

Les deux professeurs de l'Université de Groninghe avaient lancé un questionnaire adressé aux médecins, en leur demandant d'y répondre pour leurs patients. Ils recueillirent ainsi 1 867 documents utilisables. Sans méconnaître la valeur de ceux-ci, nous avons cru nécessaire de recommencer leur travail.

Il nous est apparu, en effet, que les savants néerlandais avaient, d'une part, limité trop étroitement au peuple hollandais leurs investigations (2), tandis que de l'autre, leur méthode d'enquête, comme les questions posées, pouvaient être améliorées et rendues plus significatives.

(1) La psychologie, ses divers objets et ses méthodes par A. LALANDE, dans DUMAS, *op. cit.*, t. I, p. 376-377. Adde : M. GEX, *Test caractériel pour un diagnostic rapide*, p. 15, Presses Universitaires de France, 1953.

(2) Nos propres observations ont porté, en ordre principal, sur des populations belges, françaises et suisses.

En faisant abstraction de deux enquêtes préliminaires, dont nous éviterons de tenir compte, leurs bases étant légèrement différentes, nous avons rédigé un nouveau questionnaire, dont 2 000 exemplaires nous ont été retournés à ce jour.

Nous l'avons établi de la manière que nous préciserons dans le chapitre consacré aux méthodes.

Notre questionnaire comprend présentement 194 questions (1), dont une soixantaine reprennent, ou s'inspirent, de celles d'Heymans et Wiersma (qui en posaient 90).

Nous avons tenu, en effet, à reprendre aussi largement que possible l'apport des savants néerlandais. Nous pourrions établir ainsi d'utiles comparaisons avec les résultats qu'ils ont obtenus.

Pour le dépouillement, nous avons abondamment utilisé les procédés mécanographiques, de manière à réaliser une unité absolue d'interprétation. Nous avons tenu également à pratiquer l'analyse des résultats par les méthodes statistiques récentes, telles que l'analyse multifactorielle de Thurstone et la bifactorielle de Spearman. Nous nous en expliquons également dans le chapitre consacré aux méthodes.

Nous ne consacrerons cependant pas cet ouvrage aux résultats complets de notre enquête. Ceux-ci sont, en effet, d'une ampleur qui dépasserait considérablement le cadre d'un seul volume. Force nous est de nous limiter.

* * *

Nous étudierons, en ordre principal, les influences que l'intelligence exerce sur le caractère.

En ignorant ce problème, la caractérologie a présenté jusqu'ici une singulière lacune.

Eh quoi ? D'un aveu unanime l'homme occupe dans la hiérarchie des êtres, une place unique, du fait qu'il est seul à savoir penser.

(1) La première édition — qui intervient pour 1 500 sujets dans le nombre de nos 2 000 répondants — comportait 155 questions seulement.

Fruit suprême de l'évolution, cette activité spécifique, qui pénètre et couronne à la fois tous les comportements humains, devrait-elle s'étudier en elle-même et, en quelque sorte, à l'état isolé ? La tiendrait-on pour une manifestation surajoutée du dehors, venant par la porte, « ὑπαρθεν », selon le mot d'Aristote, mais demeurant étrangère aux forces qu'elle va dominer désormais ? Quelle singulière façon de concevoir l'esprit que le couper de ses origines génétiques ! Et c'est cependant ce qui apparaît en fait, sinon en droit, dans les caractérologies existantes.

Il n'en est pas, ou guère, qui se soit avisée que le caractère et la personnalité de l'homme pourraient être largement déterminés par le niveau et la qualité de son intelligence.

Alors que toute l'observation psychologique conduit à constater l'unité essentielle du comportement humain — nulle fonction n'agissant isolément — les caractérologues ont raisonné comme si l'intelligence y faisait exception. La chose est si surprenante qu'on ne pourrait légitimement se dispenser de rechercher comment une telle lacune a pu naître et se maintenir.

La raison en est, sans doute, dans le succès incontestable des tests révélant les aspects cognitifs de la personnalité. Ceux-ci donnent communément lieu à des performances quantitativement évaluables. Par là même, ils exercent une grande séduction sur beaucoup d'esprits formés aux disciplines positives, qui les ont pris pour objet exclusif de leurs travaux. On sait combien grand et constant a été le succès de ce genre d'épreuves, depuis les travaux de Binet-Simon au début du siècle.

Par le fait même devait naître une tendance très forte à séparer la personnalité en deux : le secteur cognitif et le secteur non cognitif. Le premier pouvant être atteint par des procédés plus commodes et mieux éprouvés que le second, on en vint rapidement à oublier la portée purement méthodologique de cette division. Tout en n'ignorant pas — sur le plan théorique du moins — que les éléments de la personnalité cognitive ne demeurent nullement étrangers à ceux de

la personnalité non cognitive, on travailla séparément à mettre en valeur ces deux aspects (1).

Une autre raison, sans doute, a contribué à la naissance de cet état de choses : c'est la difficulté de définir l'intelligence.

Les nombreux travaux de psychologie génétique consacrés à l'étude de l'intelligence chez les animaux (2) et chez l'enfant (3) ont montré, en effet, qu'il existe des comportements intermédiaires entre l'instinct stéréotypé et l'activité conceptuelle.

Il convient, en somme, de reconnaître trois niveaux dans l'activité animale elle-même, à savoir : ce qui est « inné », l'« acquis » fruit de l'apprentissage, et enfin ce qui est proprement « inventé ». Car les animaux supérieurs « inventent », le fait est indéniable, encore qu'il reste à déterminer la nature des processus mis en œuvre dans ce cas. On a abandonné aujourd'hui la théorie associationniste de Thorndike, qui recourait à une explication par « essais et erreurs », c'est-à-dire par une série de tâtonnements finissant par réaliser une adaptation correcte fixée par association avec les résultats heureux (4).

À l'inverse, on ne saurait, *a priori*, lier toute l'activité inventive à des procédés d'abstraction. Nous pensons, pour notre part, que la « psychologie de la forme » peut fort bien rendre compte de certains actes d'invention assez complexes, sans avoir le moins du monde recours à des mécanismes conceptuels. Mais alors, où faut-il placer l'intelligence ?

Apparaît-elle dès qu'il y a invention ? Dans ce cas, il faut l'attribuer aux animaux. Ou serait-il préférable de ne la reconnaître qu'à partir d'un certain niveau d'invention ? On l'a soutenu en cherchant

(1) P. PICHOT, *Les tests mentaux en psychiatrie*, p. 167, P.U.F., 1949.

(2) De nombreuses études expérimentales ont eu lieu, particulièrement sur les chimpanzés, étudiés par W. KEHLER (*L'intelligence des singes supérieurs*, trad. GUILLAUME, Paris, Alcan, 1927), *Adde* : La psychologie des singes par Paul GUILLAUME, dans *Nouveau traité de psychologie* de DUMAS, t. VIII, fasc. 2, Presses Universitaires de France, 1947.

(3) Citons particulièrement les travaux de CLAPARÈDE et de PIAGET.

(4) Cf. *infra* p. 82.

à préciser le moment précis où celui-ci mérite d'être rapproché de l'habileté humaine. Bühler estime que l'intelligence n'apparaît qu'avec les actes de compréhension soudaine (1).

Kœhler pense à peu près la même chose : il tient pour intelligents les actes de compréhension qui s'opèrent d'emblée et sans tâtonnements. Il précise que l'expérience montre que nous ne sommes pas encore enclins à parler de conduite intelligente en présence d'un acte qui atteint un but par un moyen direct que l'organisation de l'agent — homme ou animal — ne rendait nullement problématique. « Mais l'impression d'intelligence naît ordinairement, dit-il, quand les circonstances ferment cette voie qui nous paraît naturelle, mais permettent, par contre, un comportement indirect, et quand l'homme ou l'animal fait le « détour » qui répond à la situation (2). »

Nous ajouterons qu'à notre sens, *tout* acte instinctif comporte une part d'invention. Jamais, en effet, ces comportements ne sont purement stéréotypés. Ils présentent toujours une certaine adaptation aux circonstances particulières où se trouve placé l'agent : le chat qui saute sur la souris le fait d'un bond proportionné à l'endroit où celle-ci se trouve. Cette adaptation est le fait de l'animal; elle comporte donc une certaine invention de sa part. Tout comme on pourrait relever qu'une fourmi qui traîne une charge vers son nid et se heurte à une pierre qui lui barre la route, ne tente pas de traverser celle-ci, mais effectue sans hésiter un détour pour la contourner. Cette fois, il y a invention et détour, mais ce comportement mérite-t-il d'être réputé intelligent ? On voit combien le problème est délicat, et les difficultés que l'on rencontre à préciser le seuil de l'intelligence si l'on entend lier celle-ci à des procédés d'invention.

Quant à J. Piaget, dont on sait les nombreuses recherches concernant la naissance de l'intelligence chez l'enfant, il préfère définir l'intelligence par la direction de son développement.

(1) BÜHLER (K.), *Die günstige Entwicklung des Kindes*, Iéna (Fischer), 1922.

(2) KÖHLER, *op. cit.*, p. 3.

Il pense, en effet, que toute définition fonctionnelle risque d'embrasser la presque totalité des structures cognitives, tandis qu'une définition par un niveau particulier de structure demeure conventionnelle et risque de négliger la continuité réelle.

Il croit ainsi devoir définir l'intelligence par la direction dans laquelle est orienté son développement, sans insister sur les questions de frontières. De ce point de vue, elle constitue « l'état d'équilibre vers lequel tendent toutes les adaptations successives d'ordre sensori-moteur et cognitif, ainsi que tous les échanges assimilateurs et accommodateurs entre l'organisme et le milieu » (1).

Pour bien pénétrer cette formule, il convient de se rappeler que, pour l'auteur, l'intelligence prolonge et achève l'ensemble des processus adaptatifs (2).

Ces quelques exemples font comprendre que les caractérologues aient pu hésiter à s'attacher à l'étude de l'intelligence. Cependant, les difficultés réelles rencontrées sur le plan des procédés d'investigation et celui de la définition ne sauraient constituer des raisons valables d'abstention.

On voudra bien observer que les difficultés rencontrées pour définir l'esprit concernent la délimitation des stades où l'on passe des processus cognitifs inférieurs — et plus particulièrement de l'instinct — aux actes d'intelligence proprement dits. Or, si l'on discute du niveau où s'opère ce passage, personne ne conteste plus, depuis la faillite des thèses associationnistes, qu'il existe un stade opérationnel spécifique que chacun reconnaît pour celui de l'intelligence. On le situe communément au niveau des opérations conceptuelles d'abstraction et de généralisation, et nous verrons ci-après que cette conclusion est aussi celle des psychologues qui se sont attachés à étudier expérimentalement l'intelligence au moyen de tests, comme Terman, Meili, Thurstone, Goldstein et Scheerer, D. Wechsler, etc.

(1) PIAGET, *La psychologie de l'intelligence*, p. 16 et 17, Paris, Armand Colin, 1949.

(2) *Op. cit.*, p. 14.

Après en avoir reconnu expérimentalement les caractères essentiels, nous prendrons ce niveau pour base de notre étude.

Il nous semble que nous pourrons, dès lors, considérer que l'objet de nos recherches est suffisamment précisé pour rendre notre travail légitime.

La lacune que nous avons dénoncée dans la problématique de la caractérologie est bien réelle, et il nous a paru indispensable de la combler en étudiant systématiquement les interactions de l'intelligence et de la personnalité.

L'entreprise n'est cependant pas sans précédent. Le premier en date est sans doute un curieux ouvrage dû à l'écrivain-médecin espagnol Juan Huarte (1530-1592) intitulé : *Examen de ingenios para la sciencias*. Le but de l'auteur, ainsi qu'il s'en explique dans le sous-titre de l'œuvre, est de montrer les différences d'aptitudes qui se révèlent entre les hommes, et l'espèce d'esprit auquel chacun appartient en particulier. Il croit, en effet, que les individus se différencient par la nature même de leur esprit, qui les prédispose soit aux œuvres théoriques, soit aux tâches pratiques, une chose excluant l'autre.

Voici d'ailleurs ce qu'il écrit :

Les beaux parleurs, plaisants, et qui savent donner un bon trait, ont aussi une certaine différence d'imagination fort contraire à l'entendement et mémoire. Et pour cette cause, ils ne sont jamais bons grammairiens, dialecticiens, théologiens, scolastiques, médecins ni légistes.

Ceux qui sont subtils, fins et rusés en tout ce qu'ils entreprennent, prompts à parler et répondre à propos, sont propres pour servir au Palais, pour solliciter et manier les affaires des marchands et même pour acheter et vendre : mais ils ne sont pas bons aux lettres. Or, en ceci le vulgaire se trompe bien grandement de penser que ceux qui sont ainsi adroits et subtils à toutes choses seraient propres à l'étude des lettres s'ils y étaient mis ; car de fait il n'y a aucun esprit qui soit plus contraire et répugnant aux sciences que ceux-là (1).

(1) *Examen des esprits propres et naiz aux sciences*, traduit de l'espagnol par Gas. CHAPPUIS, p. 205 et 206, Paris, 1633.

L'ouvrage, traduit en diverses langues, eut une vogue durable et connut plus de 70 éditions (1).

Ce ne fut là, bien sûr, qu'un premier pas, encore incertain, car Huarte s'appuyait sur l'ancienne théorie des tempéraments d'Hippocrate et de Galien, et il subordonnait les aptitudes des facultés théoriques à ces tempéraments. Sans doute serait-il excessif de dire qu'il entendait étudier principalement l'influence de l'intelligence sur la personnalité dans le sens où nous nous proposons de l'entreprendre. Mais il ne paraît pas excessif de voir en lui un précurseur de ces recherches.

Nous lisons, en effet, sous sa plume des observations comme celle-ci, qui expriment un lien entre le comportement tempéramental et l'intelligence :

Les étudiants qui ont leurs livres bien dressés et arrangés en leur étude (étant chacune chose en son lieu propre) ont une certaine différence d'imagination fort contraire à l'entendement et mémoire. Les hommes propres, bien mis, nets et gentils, qui vont chercher les poils de la cappe et qui sont fâchés des rides et plis d'un accoutrement, sont d'un même esprit : ce qui procède certainement de l'imagination (2).

Plus proches de nous, mentionnons les travaux de Pauhlan, et spécialement son ouvrage *Analystes et esprits synthétiques* (3). Il y développe déjà une théorie spécifique de l'intelligence, en distinguant essentiellement deux sortes d'esprits : les « analystes » et les « synthétiques ». Pour intéressante qu'elle soit, cette œuvre est, d'un point de vue méthodologique, trop insuffisante pour pouvoir constituer une base définitive pour des travaux ultérieurs. Mais elle marque cependant la voie.

Dans le cadre de la psychiatrie, nous devons faire mention des

(1) Cf. D. BRINKMANN, Histoire des méthodes de tests psychologiques, p. 2939 dans *Revue Ciba*, n° 84, Bâle, avril 1952.

(2) *Op. cit.*, 204-205.

(3) Fr. PAULHAN, Paris, Alcan, 1902.

travaux du neurologue allemand Kurt Goldstein. Ses recherches sur les agnosies et les aphasies l'amènent à mettre au point plusieurs méthodes pour la détermination de l'état des malades présentant des traumatismes cérébraux.

Dans une monographie parue en 1941 sous le titre *Abstract and concrete behavior* (1) et qui rassemble les tests mis au point par eux, Goldstein et Scheerer proposent une thèse fort intéressante pour la solution du problème qui nous occupe. Ils estiment que l'analyse du comportement et des modifications de l'efficiace des sujets se trouvant dans un état mental pathologique, démontre l'existence de deux attitudes irréductibles qu'il faut tenir pour des éléments psychologiques fondamentaux, « deux niveaux d'aptitude de la personnalité totale » à savoir l'attitude abstraite et l'attitude concrète. Leur portée est à la fois d'ordre conscient mais aussi volitionnel : c'est ce que nous retiendrons surtout ici.

Goldstein et Scheerer soutiennent qu'il s'agit là de deux plans génétiques distincts. L'individu normal adopte les deux attitudes selon les besoins du moment, tandis que l'attitude abstraite, qui consiste essentiellement dans l'art de « manipuler avec des idées et des pensées », est altérée par les détériorations mentales jusqu'à être complètement abolie.

Nous avons recommencé la plupart des expériences de Goldstein et de Scheerer, avec des résultats identiques. Nous les avons fait porter non seulement sur des anormaux, mais encore sur des normaux, des enfants, ainsi que sur des sous-évolués que nous avons pu observer en Afrique centrale.

Ainsi que nous l'exposons plus loin, les résultats auxquels nous avons abouti nous ont convaincu de la parfaite unité de l'intelligence humaine et des procédés essentiels utilisés par celle-ci. Sans doute, observe-t-on de nombreuses différences quantitatives, mais qualitativement les moyens mis en œuvre sont exactement de la même

(1) *Psych. Monographs*, 1941, n° 239, 151 p.

nature, bien que chacun n'y ait pas recours dans la même proportion. Certains tests, tels les « Progressive Matrices » de Raven, nous font voir que les erreurs commises par des groupes aussi dissemblables que des indigènes de brousse illettrés, des anormaux européens ou des recrues de l'armée belge, sont absolument pareilles, encore que les courbes de fréquence soient assez éloignées tout en demeurant parallèles (1).

Nous croyons que ces constatations nous autorisent à prendre pour point de départ de notre étude caractérielle, les niveaux abstrait-concret observés par Goldstein et Scheerer comme caractéristiques des manifestations essentielles de l'activité mentale spécifique de l'homme.

*
* *

Il est clair que les individus ne possèdent pas tous la même maîtrise des différentes opérations constitutives de l'intelligence. Il en résulte des différenciations individuelles très nettes. C'est sur cette constatation que vont se brancher nos recherches caractérologiques. Elles nous permettront de suggérer une interprétation nouvelle de la nature de l'intelligence ou, plus exactement, du classement qu'il est possible d'opérer entre les individus d'après les aptitudes qu'ils manifestent dans l'exercice des principales fonctions de l'esprit.

On sait, depuis toujours, que les hommes sont plus ou moins intelligents. Les épreuves scolaires et celles de la vie en donnent spontanément des mesures approximatives. Binet a imaginé une échelle métrique de l'intelligence dont la valeur est incontestable et l'emploi généralisé.

Les résultats obtenus par ces différentes méthodes sont généralement exprimés par la formule bien connue : un tel est plus ou moins intelligent qu'un autre, voire supérieur ou inférieur à la moyenne. Les « plus » et les « moins » supposent des degrés dans la

(1) Cf. *infra*, p. 56.

participation à une même qualité, ou dans l'exercice d'une même fonction.

Le langage courant consacre l'opinion que l'intelligence est une fonction qualitativement homogène, tout au moins jusqu'à un certain degré. Les plus et les moins relevés chez les individus devront, en conséquence, être portés sur une échelle verticale que nous appellerons la *première dimension* de l'esprit. Celle-ci exprime, en somme, la constatation évidente qu'il existe entre les intelligences des différences d'intensité, ou si l'on préfère, de « tension ».

Mais on s'est demandé, depuis longtemps, s'il n'existerait pas aussi des esprits de qualité différente. On sait que Pascal y croyait. Il nous a livré son sentiment dans une page singulièrement profonde de ses *Pensées* où il oppose l'esprit de finesse à celui de géométrie (1). Le sens commun consacre aussi la diversité des esprits, en distinguant les « théoriciens » des « gens pratiques ».

De nombreuses expériences laissent soupçonner l'influence de l'intelligence sur le caractère.

Nul ne contestera que les composantes éthiques de la personnalité n'exercent une grande influence sur le comportement.

Or, les tests de connaissance morale révèlent une corrélation de .70 avec les tests d'intelligence, et de .25 avec les épreuves objectives de comportement moral, ainsi que le fait observer Pichot (2). Cet auteur ajoute que les « questions difficiles » de l'échelle Binet-Simon sont des épreuves de connaissance morale, fort judicieusement prises par ces auteurs comme épreuves d'intelligence (3).

Bien sûr, les connaissances morales ne sont pas nécessairement suivies d'effets sur le comportement. Mais il serait au moins téméraire de soutenir qu'elles n'exercent aucune influence sur la conduite. A tout le moins, y a-t-il là un problème qui mérite d'être étudié.

(1) PASCAL, *Pensées*, t. I, pp. 14 et 15, Édit. J. CHEVALIER, Paris, Gabalda, 1925.

(2) P. PICHOT, *Les tests mentaux en psychiatrie*, p. 129.

(3) ID., *ibid.*, p. 128.

*
* *

L'analyse des documents caractériels que nous avons rassemblés nous a permis de formuler l'hypothèse qu'il existe des facteurs de groupe : I_g et I_p (au sens où l'entend Thurstone dans sa méthode centroïde), qui rendraient compte des différences qualitatives observées entre les esprits et mériteraient d'être tenus pour constitutifs d'une *seconde dimension* de l'intelligence.

L'hypothèse de départ qui nous a guidé dans nos recherches était qu'il existe deux sortes d'esprits : les « Généralisants » et les « Particularisants » qui, à niveau intellectuel pratiquement équivalent devant les exigences de la vie, se distingueraient entre eux par des propriétés caractérielles différentes affectant l'ensemble de leur personnalité.

Cette orientation particulière de l'intelligence en représenterait la seconde dimension, dont les deux pôles seraient : *la généralisation* et *la particularisation* (I_g et I_p).

L'analyse multifactorielle a confirmé cette hypothèse et, comme nous le signalions, les éléments de celle-ci peuvent être tenus comme autant de conséquences logiquement nécessaires à partir des constatations de base que nous avons faites sur les opérations fondamentales de l'esprit.

Nous pourrions ainsi mettre définitivement au point l'opinion que l'on peut se faire de la valeur caractérielle de l'intelligence.

L'hypothèse que nous avons formulée en 1948 est voisine de celle que développe M. Grieger dans le bel ouvrage qu'il a publié en 1950, sous le titre *L'intelligence et l'éducation intellectuelle* (1). L'auteur reprend notre vocabulaire en parlant d'intelligence « généralisante » et « particularisante ». Toutefois, il ne donnait pas à ces notions le même contenu que nous. En effet, il ajoutait à cette classification un troisième terme : les « intelligences systématisantes ».

(1) Paris, Presses Universitaires de France, 1950.

Il nous paraît que dans la pensée de l'auteur, ces dernières correspondent à ce que nous qualifions : « intelligences généralisantes », tandis que ce qu'il entend sous cette étiquette (1) répond à notre notion des esprits « particularisants de la classe V », c'est-à-dire « les verbo-conceptuels ».

M. Grieger réserve l'appellation d' « intelligence particularisante » aux seuls particularisants engagés dans la facticité pure. Ce sont ceux que nous rangeons dans la classe « F », c'est-à-dire les « facto-concrets ».

Le vocabulaire que nous avons adopté entend insister avant tout sur la parenté qui unit entre eux tous les particularisants, qu'ils soient verbo-conceptuels ou facto-concrets.

Cette communauté de nature doit être soulignée, pensons-nous. C'est pourquoi nous n'avons pas cru devoir modifier notre vocabulaire pour adopter celui de M. Grieger.

*
* *

Depuis ces dernières années, plusieurs caractérologues ont réservé dans leurs travaux une large place à l'intelligence.

Il est juste de rappeler que René Le Senne en avait parlé déjà dans la première édition du *Traité de caractérologie*. Il a considérablement élargi ses conceptions sur ce point dans l'*Encyclopédie française* (2), où nous trouvons, en une synthèse frappante, la dernière expression de sa pensée sur la caractérologie.

Les travaux de MM. Gaston Berger, Le Gall, Gaillat et Gex retiendront aussi tout particulièrement l'attention par la part qu'ils réservent à l'intelligence dans leur conception du caractère.

Nous nous sommes borné à signaler ici les principales recherches de l'école française qui se réclame de la typologie fondamentale d'Heymans, Wiersma, Le Senne.

(1) *Op. cit.*, p. 37.

(2) *Cahiers d'actualité et de synthèse de l'Encyclopédie française*, t. VIII : *La vie mentale. La caractérologie*, par R. LE SENNE.

*
* *
*

Le plan de notre ouvrage se développe ainsi qu'il suit :

Dans la Première Partie, nous entreprendrons une étude expérimentale et rationnelle de l'intelligence dans ses opérations essentielles. Nous en exprimerons les traits fondamentaux. Nous reconnaitrons la nature des difficultés auxquelles elle se heurte et qu'elle s'applique à vaincre. Nous poserons ainsi les bases de notre étude caractérielle des esprits : ceux-ci se diversifieront selon leur aptitude plus ou moins grande à résoudre des problèmes d'une certaine nature plutôt que d'une autre.

La Seconde Partie sera consacrée à l'étude des rapports du caractère et de l'intelligence. Tout d'abord nous ferons connaître, en les justifiant, les méthodes auxquelles nous avons eu recours. Nous exposerons ensuite les faits caractériels liés au développement et à l'orientation de l'intelligence que notre enquête nous a permis d'établir. Nous les interpréterons pour en dégager une théorie générale de l'intelligence dans ses effets sur le caractère.

PREMIÈRE PARTIE

L'INTELLIGENCE HUMAINE

CHAPITRE PREMIER

LE PROBLÈME POSÉ

Dans sa plus grande généralité, l'intelligence permet de transcender les *faits* et de leur assigner une *valeur*.

L'homme y parvient grâce au pouvoir qu'il possède de percevoir l'identique dans le multiple. Cette capacité lui est absolument essentielle : sans elle, il ne pourrait se maintenir en vie. Elle seule, en effet, lui permet de produire ses moyens de subsistance, ainsi qu'il est aisé de le démontrer.

Considérons la manière dont les êtres vivants satisfont leurs exigences biologiques. La plante a besoin d'eau, de sels minéraux, de lumière et d'espace. Mais ceux-ci sont placés à sa portée par la nature, et les végétaux n'ont rien à faire pour se les procurer. Aussi n'ont-ils pas besoin de se déplacer ni, par conséquent, d'être dotés d'un mécanisme conscient de recherche. Quant à l'animal, la nature n'a guère disposé à sa portée les choses nécessaires à sa subsistance. Mais elle l'a doué de motilité et de connaissance. Grâce à ces dons, il se dirigera utilement vers les choses et les êtres qui lui sont nécessaires, même si ceux-ci sont originairement hors de son atteinte. Ainsi, il pourra fuir devant un danger, se garantir des intempéries en s'abritant, et se procurer de la nourriture. Mais il convient d'observer que l'animal ne produit pas ses moyens de défense et de subsistance : ils lui sont fournis tout faits. Les végétaux et les animaux dont il se nourrit ont grandi spontanément.

L'animal ne sème pas plus qu'il ne se livre à l'élevage. Tout au

plus, la nature a-t-elle dû le douer d'instincts, c'est-à-dire de savoir-faire innés qui le pousseront à satisfaire ses différents besoins biologiques, et lui en fourniront les moyens sans apprentissage et sans invention.

L'animal ne devra donc disposer que d'appareils sensoriels lui permettant d'isoler dans son champ perceptif les choses dont il éprouve le besoin, et celles-ci déclencheront les mécanismes instinctifs préformés par la nature pour lui permettre de les utiliser.

Les lois de structure, mises en relief par la « psychologie de la forme » y suffiront amplement. Et les lois d'association, jointes aux phénomènes de transfert, mettront définitivement au point les mécanismes nécessaires à la reconnaissance permanente, et partiellement variée, des ressemblances utiles.

Parce que l'homme produit ses moyens de subsistance, il ne peut se contenter des apparences perçues par les sens et des savoir-faire stéréotypés de l'instinct.

Pour trouver sa nourriture, l'animal n'a besoin que de reconnaître, parmi les choses qui l'entourent, celles qui ressemblent suffisamment à ce qu'il est accoutumé de manger.

La perception des *similitudes* suffira donc pour assurer le déclenchement des mouvements requis pour s'emparer de l'utile. Mais pour produire des subsistances, il ne suffit pas de les reconnaître là où elles sont : il faut parvenir à les *refaire* indéfiniment. Il est donc indispensable de pénétrer leur substance même, bien au delà des apparences sensibles. Il faudra posséder une claire vision des éléments constitutifs de l'objet et de sa structure profonde.

Car reproduire une chose suppose qu'on en connaisse l'essence exacte, c'est-à-dire la valeur.

Or, ceci suppose un pouvoir nouveau dont l'animal ne dispose pas : celui de *percevoir l'identique dans le multiple*.

En effet, on ne saurait fabriquer un outil ou une arme — fût-ce un arc et des flèches — sans posséder une notion exacte et précise de tous les caractères qu'ils devront présenter pour remplir adéquate-

ment leur fonction : les reproduire par « à peu près » ne servirait à rien. Il en va de même pour cultiver la terre : celui qui s'y prendrait approximativement ne pourrait que compromettre la récolte.

La vie industrielle suppose la connaissance adéquate des procédés de fabrication : se contenter de simples *ressemblances* conduirait au désastre. Imagine-t-on qu'une machine puisse fonctionner avec des engrenages d'« environ » 40 dents, ou des pièces « à peu près » circulaires ?

Notre vie même et toute la civilisation procèdent donc de la capacité d'atteindre la substance intime, l'essence des choses. Et l'homme n'y parviendra que s'il peut isoler — c'est-à-dire : abstraire — dans les multiples réalités qui l'entourent, ce qu'elles ont d'*identique* entre elles. En les comparant, il les situera les unes par rapport aux autres. Il estimera leur *valeur* essentielle : c'est elle qu'il lui faudra nécessairement connaître s'il veut parvenir à produire ses moyens de subsistance, ou fabriquer un objet quelconque.

La fonction propre de l'intelligence est là : elle consiste à transcender les « faits » pour atteindre « la valeur ». *Et l'homme ne pourrait se maintenir en vie sans disposer d'un tel pouvoir.*

* * *

Personne ne pourrait vivre sans manier des « valeurs ». Il ne s'en suit pas nécessairement que chacun en particulier les construise par le jeu des mêmes procédés mentaux. Pas plus que tous les hommes ne devront forcément s'intéresser aux mêmes ordres de valeurs, ni, *a fortiori*, se montrer capables de concevoir toutes les valeurs possibles.

Ainsi, l'observation courante distingue-t-elle trois modes d'accès à la valeur : l'intuition, le raisonnement discursif et l'activité créatrice. De même, on distingue parmi les hommes, selon la pente de leurs intérêts, les « théoriciens » et les « praticiens », qui sont aux pôles de la seconde dimension de l'intelligence.

Enfin, nul n'ignore que les individus ne sont pas tous également doués, et que certains d'entre eux n'accéderont jamais qu'à des connaissances fort limitées.

*
**

On peut évidemment supposer que ce dernier problème — celui des niveaux de l'intelligence individuelle — n'est pas étranger au premier : celui de la nature des procédés mentaux mis en œuvre. L'opinion courante va dans ce sens : on ne concevrait pas qu'un faible d'esprit puisse exercer une activité créatrice. Nous aurons l'occasion de marquer que cette liaison est légitime et que ces problèmes relèvent tous deux de ce que nous avons appelé : « La première dimension de l'esprit. »

Avant d'en aborder l'étude systématique il serait utile, pensons-nous, d'en donner une vue sommaire. Nous procéderons de même pour la « seconde dimension » de l'intelligence, qui pose le problème des centres d'intérêt qu'expriment les notions de généralisation et de particularisation. Ces aperçus préliminaires formeront le cadre de nos recherches ultérieures. Ils marqueront plus clairement la place qu'elles occupent dans l'ensemble de notre étude.

La première dimension de l'intelligence

Comment opère l'intelligence ?

A un *premier degré*, l'homme n'isole, dans un ensemble donné, que les aspects identiques que lui suggèrent les ressemblances sensorielles qu'il a sous les yeux. Ainsi des objets blancs abstrait-il la blancheur, et de plusieurs feuilles de marronnier, de hêtre, de bouleau, la valeur « feuille d'arbre ».

De telles abstractions sont tellement spontanées qu'elles semblent étrangères à toute activité systématique de l'esprit. On les qualifie « d'intuitives » parce qu'elles n'ont pas besoin du discours : elles se passent des mots.

Nous pouvons adopter ce vocabulaire, mais à la condition de

signifier simplement par là un cas d'abstraction particulièrement facile et pauvre. Car il n'y a aucune raison de supposer ici un pouvoir mental original, distinct de la capacité générale de reconnaître l'identique dans le multiple, ainsi que nous le ferons voir.

Les facilités de son exercice dans ces conditions particulières sont d'ailleurs pleines de périls : ce premier genre d'intuition (nous disons « ce premier genre » parce qu'il y en a un autre : celui du génie créateur) est superficiel, hâtif, et ne retient généralement que des traits peu nombreux, sans pouvoir s'aventurer jusqu'au fond des problèmes.

Aussi l'intelligence des enfants et des sous-évolués s'y trouve-t-elle particulièrement adaptée.

Cette intuition du premier degré correspond à un premier palier du fonctionnement de l'esprit, à une « tension » peu élevée. On en retrouve un exemple dans les premières manifestations du langage de l'enfant. Celui-ci commence par « mimer » l'acte, ou simuler l'objet, avant de les désigner par un symbole verbal qui, lui, ne présente avec la chose signifiée, aucune ressemblance réelle. Ce niveau exerce incontestablement une influence profonde sur le comportement caractériel de l'individu. Nous le décrirons plus loin, parmi les manifestations de la « facticité concrète » dont il est une des sources.

A un *second degré*, l'homme se montre plus exigeant. Au delà des ressemblances sensorielles, il recherche par des comparaisons multipliées et de plus en plus subtiles, des relations nouvelles que des éléments du réel pourraient entretenir entre eux, alors même qu'à première vue, rien ne les rapprocherait l'un de l'autre. Ainsi, après avoir considéré des feuilles d'arbre, il se prend à les comparer à des objets fabriqués de main d'homme : feuilles de papier, de métal, etc., qui ne leur ressemblent que par la minceur, et en dégage-t-il l'idée générale de « feuille ». Cette fois les sens ne lui ont plus été d'aucun secours.

Pour réaliser de telles généralisations, il a fallu procéder pas à pas. Incapable d'épuiser le problème d'un seul regard, l'homme a usé du discours, résumant chacune des notes qu'il isolait en une expression

verbale appelée « concept ». Celui-ci n'est, à tout prendre, qu'un réservoir de l'esprit, exprimant des aspects du réel généralement étrangers aux sens.

Ne pouvant être supportés par ceux-ci, il a fallu les fixer par un symbole verbal, et c'est pourquoi l'on parle, cette fois, de « raison discursive ».

Enfin, il est un *troisième degré* dans la marche de l'intelligence vers les valeurs. C'est celui qu'atteint le sujet quand il est rompu aux exercices de la pensée discursive. A ce moment se développe une subtilité extrême pour percevoir des valeurs communes là où cependant on n'en avait jamais soupçonné jusqu'alors.

D'un coup d'œil, il parvient à saisir le lien secret qui unit des éléments du réel fort étrangers en apparence.

En un acte synthétique de « pensée implicite », il perçoit le fil conducteur qui le guide à travers un écheveau emmêlé. Il peut aboutir à une découverte, théorique ou pratique, qui est une création originale.

Ici encore l'on parlera « d'intuition » parce que l'on s'est passé des mots du discours. Mais c'est parce qu'ils étaient devenus superflus. Tandis que dans l'intuition sensorielle, si l'on n'avait pas utilisé le langage, c'est parce qu'on n'avait pas encore atteint le niveau de curiosité et de détachement du concret où il s'avère nécessaire. On voit toute la différence entre ces deux formes d'intuition, qui sont aux antipodes parmi les pôles entre lesquels se situent les niveaux de pensée.

Ces trois degrés de l'intelligence marquent autant de procédés par lesquels celle-ci atteint plus ou moins parfaitement les valeurs. Ils correspondent à des différences de tension : ce sont elles qui permettent de dire que les hommes sont plus ou moins intelligents. Mais quelles valeurs atteint-on de la sorte ?

Ce n'est plus cette fois un problème quantitatif, mais qualitatif. Il s'agit de reconnaître l'orientation de l'élan — quelle que soit sa force — qui porte l'esprit à concevoir des valeurs.

La seconde dimension de l'intelligence

La notion de différences qualitatives entre les esprits est récente en psychologie. Pourtant, elle répond aux observations de la vie courante. Chacun connaît des hommes très intelligents mais absolument incapables de venir à bout d'une tâche pratique, et d'autres qui se révèlent rebelles aux théories mais excellents dans les œuvres utilitaires, où ils font même preuve de beaucoup d'esprit inventif. Tel est le cas du mécanicien débrouillard qui trouve immédiatement le « joint », la solution ingénieuse.

Qui n'en a fait l'expérience ? Il semble donc que l'intelligence pourrait avoir une autre dimension que l'intensité ou la tension. D'après le terrain où cette « tension » s'exerce, il serait possible de diversifier les esprits selon une dimension qualitative. Celle-ci s'exprime par les notions de *généralisation* et de *particularisation*.

Les esprits généralisants sont ceux que leur mouvement naturel porte à exercer la sagacité de leur intelligence sur les spéculations, les théories, les abstractions, et en général sur les relations que les choses entretiennent entre elles, beaucoup plus que sur ces choses elles-mêmes. Ils sont « chosifuges ».

Les esprits particularisants se dirigent de préférence vers l'utile, le pratique et le concret. Ils sont « chosipètes ».

Cette différence d'orientation se retrouve même au niveau du génie créateur : les uns inventent des choses nouvelles et des machines, tandis que d'autres conçoivent des théories et des systèmes.

Cette dimension de l'intelligence exerce une influence très nette sur le caractère, et notamment sur les trois autres propriétés fondamentales de celui-ci, que sont l'« émotivité », l'« activité » et le « retentissement ». L'étude de la seconde dimension de l'intelligence fera l'objet de la deuxième partie de cet ouvrage.

* * *

Nous consacrerons notre Première Partie aux problèmes que nous venons de décrire comme caractéristiques de la première dimen-

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

caractères

COLLECTION FONDÉE PAR RENÉ LE SENNE
DIRIGÉE PAR ÉDOUARD MOROT-SIR

OUVRAGES PARUS (in-16 jésus) :

1. *Traité pratique d'analyse du caractère*, par Gaston BERGER, 4^e éd. 8 00 NF
- 1 bis. *Questionnaire caractérologique*, par Gaston BERGER, 5^e éd. 0 80 NF
2. *Caractérologie des enfants et des adolescents, à l'usage des parents et des éducateurs*, par André LE GALL, 4^e éd. 12 00 NF
3. *L'Intelligence et l'éducation intellectuelle. Investigations caractérologiques*, par Paul GRIEGER 5 80 NF
4. *La timidité. Contribution à l'hygiène du sentimental*, par Ginette JUDET 4 80 NF
5. *Analyse caractérielle des élèves d'une classe par leur maître*, par Roger GAILLAT 8 60 NF
6. *Le cas Diderot. Etude de caractérologie littéraire*, par Pierre MESNARD 7 80 NF
7. *Les journaux intimes*, par Michèle LELEU . 9 60 NF
8. *Test caractériel pour un diagnostic rapide*, par Maurice GEX 5 00 NF
9. *Caractères et visages*, par Roger MUCCHIELLI 8 00 NF
10. *L'acte médical et le caractère du malade*, par le D^r Georges TORRIS 12 00 NF
11. *Écrivains satiriques*, par W. A. PANNENBORG 5 00 NF
12. *Caractères et écritures*, par Émile CAILLE . 9 00 NF
13. *La caractérologie dans l'enseignement secondaire*, par Roger VERDIER 7 50 NF
14. *Caractérologie du criminel*, par le D^r René RESTEN 12 00 NF
15. *L'intelligence et le caractère*, par Robert MAISTRIAUX 15 00 NF

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS-VI^e

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

